

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED. Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE. Du 24 août 1909. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 618 rue Canal, N. O., Lne. Fahrenheit Centigrade

L'EDITION DE L'ABEILLE DU 1er Septembre

Nous publions, comme nous en avons l'habitude, le premier Septembre prochain, une édition spéciale qui renfermera des matières de haute actualité en très grande abondance: édition qui, en vertu de son attachant intérêt, sera très répandue dans toutes les campagnes de la Louisiane et dans les Etats voisins.

L'ABEILLE, fondée le 1er septembre 1827, entrera donc le 1er du mois prochain dans la quatre-vingt-troisième année de son existence, et, à cette occasion, publiera un choix d'articles traitant les sujets les plus divers qu'elle puiera dans ses vastes archives qui lui paraissent devoir le plus vivement intéresser les générations nouvelles.

Cette édition offrira aux négociants, on en conviendra, une occasion exceptionnelle de donner de la publicité à leurs affaires; aussi, les annonces et les commandes en ce genre nous arrivent-elles déjà fort nombreuses tous les jours.

Nous invitons ceux qui désirent des exemplaires de cette édition, dans leur intérêt comme dans le nôtre, à ne pas attendre jusqu'à la onzième heure pour nous livrer leurs commandes.

L'ACCEUIL QUE RECEVRA M. TAFT A LA NOUVELLE-ORLEANS.

On dit, et non sans raison, que la Cité du Croissant est une des plus hospitalières de l'Union américaine. Si nous en doutions, nous en verrions une preuve dans l'accueil que l'on prépare à M. Taft et à toutes les notabilités politiques qui seront de sa suite.

Depuis quelque temps déjà, le Président de la nation a promis d'honorer de sa présence la Convention qui doit avoir lieu les derniers jours de mois d'octobre et les premiers du mois de novembre, convention aux travaux de laquelle seront associés hommes du Nord et hommes du Sud,

et dont l'objet sera d'apporter aux moyens d'améliorer les voies navigables qui sillonnent le Sud et qui, mises en état, permettront à l'activité des populations du Sud de s'affirmer en donnant toute l'extension que comportent les industries nombreuses qui feront la fortune de ce Sud.

Mais si l'intérêt est le premier mobile des organisateurs de cette convention, l'amour-propre n'y est pas étranger, car la navigation de nos cours d'eau ajoutera au pittoresque de nos paysages; rien n'est plus divertissant que le mouvement des navires, rien n'est plus gracieux que ces énormes masses glissant en tous sens sur l'eau.

A Washington, l'amiral Cowles faisant fonctions de Secrétaire de la Marine, vient, paraît-il, de recevoir une avalanche de demandes émanant toutes de la Nouvelle-Orléans et d'hommes en vue dans le négoce et la finance qui seraient heureux que l'éclat de la convention fût rehaussé par la présence dans notre port d'autant de navires de guerre que le gouvernement pourrait en envoyer.

L'amiral a fait, à toutes les communications qu'il a reçues, la même réponse: qu'il était incapable, pour l'heure, de dire ce qu'il ferait, mais qu'il serait content de faire droit à toutes les demandes. Peut-être ne sera-t-il pas possible d'envoyer le Mississippi à la Nouvelle-Orléans, comme le désirent bien des gens à cause des souvenirs excellents qu'y a laissés le commandant Fremont, a dit l'Amiral, mais je crois qu'il sera possible d'y envoyer quelques autres navires. Le grand cuirassé que nous avons en dans nos eaux, il y a quelques mois, doit se rendre prochainement à Philadelphie pour y subir des réparations.

L'amiral Cowles n'est pas de ceux qui croient insuffisante la profondeur des eaux à l'embouchure du fleuve pour qu'y passe un navire à fort tonnage, et c'est le sourire aux lèvres qu'il a rappelé le voyage du Mississippi jusqu'à la hauteur de Natchez. Il ne partage pas l'avis de ses collègues de la marine qui ont couronné le Président Roosevelt et le secrétaire Newberry de fausses notions sur la navigabilité du fleuve dangereux pour les gros cuirassés et qui leur ont fait croire que le chantier de radoub à Alger devait être supprimé.

Le président Taft se trouvant à la Nouvelle-Orléans à l'époque de la tenue de la grande consultation, il n'est pas douteux qu'une flotte y soit envoyée.

La convention, nous l'avons dit, s'organise sous les auspices de l'Union Progressiste qui déjà a arrêté le programme de ses exercices, et qui, dans le moment, s'occupe de recueillir la somme voulue, cinquante mille dollars, pour couvrir les frais de la réception du Président et de sa suite.

Deux mois nous séparent du grand événement, et déjà plus d'un dixième de la somme a été souscrit, c'est dire que la population donnera à son geste toute l'ampleur que comporte la circonstance: qu'elle entourera M. Taft de tous les égards dus à son auguste personne.

M. Taft est venu à la Nouvelle-Orléans à la veille pour ainsi dire de son entrée à la Maison Blanche; déjà, c'est lui-même qui l'a dit à l'époque, il avait oublié que le Sud n'avait pas son propre candidat, n'avait pas son propre président; à sa prochaine visite parmi nous, peut-être croira-t-il que c'est le Sud qui l'a fait monter au Capitole.

Reliques laïques.

On expose, au Louvre, à Paris, quelques souvenirs de Corot, souvenirs que le Louvre ne doit pas voir sans frémir, dans le souvenir de ses splendeurs royales et de sa gloire artistique. Il ne s'agit pas en effet de tableaux de Corot.

Une pipe! La pipe du père Corot! Voyez-vous ce qui se trouve dans un tiroir de son bureau, à côté des Raphaël, des Veronèse, des Titien, des Rembrandt, des Velasquez, des Murillo, des Watteau, des Boucher et des Ingres?

Cette pipe est un symbole. Elle pourrait dire comme Mme Focion aux Tuileries: "C'est nous maintenant qui sont les princes!"

Ne poursuivons pas plus loin cette plaisanterie. On a raison de nous montrer les souvenirs intimes des hommes que nous admirons. Ils nous parlent d'eux, ils nous montrent dans la vie familière; ils conservent quelque chose de leur âme.

Une pipe? Eh oui! On voit le père Corot devant l'étang de Ville-d'Avray, à demi-voilé des brumes matinales; l'artiste a allumé sa pipe avant que de commencer. Il a installé son chevalet de campagne; il a ouvert son pliant, pris sa palette et tiré ses pinceaux. Il s'assoit et va reprendre son travail de la veille: d'une large aspiration il tire sur sa pipe et lance la fumée devant lui. Brume sur brume: là-bas, les bois mystérieux et l'eau dormante; ici, un nuage qui s'élève en volutes, et voici que dans la bizarrerie de cette envolée des nymphes et des naïades apparaissent à l'Imagination de l'artiste. Il les voit danser et foitôt sur l'herbe, à l'ombre de grands arbres, dans la pureté de l'air matinal.

Et voilà un des plus beaux tableaux de Corot!

Niez l'importance de cette pipe toute machonnée sous l'influence du rêve.

Reliques laïques! On s'y est mis après avoir plaisanté les reliques que conserve la piec des fidèles. On fait comme eux, sans avoir la même foi, et l'on recon- nait enfin qu'il y a quelque beau sentiment à conserver le souvenir des morts illustres.

Pour les chrétiens, la relique est plus qu'un souvenir; c'est un gag, une promesse de grâce, peut-être de miracle. Pour les autres, la relique laïque est presque une ré-urrection; c'est un peu de celui qui a ému les hommes. Rien n'est plus naturel que ce sentiment. On regarde bien un mur derrière lequel s'est passé quelque chose: pourquoi ne regarderait-on avec intérêt quelque chose qui a tenu à un grand homme?

Les souvenirs de Napoléon sont si nombreux que nous renonçons à les énumérer. Le musée de l'armée conserve son lit de campagne, lit de cuivre, démon- strant. Ce qui est curieux, c'est que ce lit est très probablement de fabrication anglaise. Le pareil a été trouvé en Espagne, laissé là par quelque officier supérieur de l'armée anglaise luttant contre Napoléon. En fait d'indébit, nous pouvons dire que la chemise dans laquelle il mourut à Sainte-Hélène a été conservée par son valet de chambre Archange et léguée par lui à ses enfants.

Le secrétaire de Jean-Jacques Rousseau, par un curieux hasard, a été acheté à Lu-ano, pendant l'émigration, par le comte Joseph de Maistre, qui fut le terrible adversaire du philosophe genevois. Ce petit secrétaire est toujours dans la famille de Maistre; il est minuscule, de forme Louis XV, et sa marqueterie est évidemment d'origine suisse, de cette école de

Zurich qui tenait à la fois de la France et de l'Italie.

Le musée trévinois a longtemps montré la baignoire de Marat, cette baignoire en sabot dans laquelle il reçut le coup fatal de Charlotte Corday, "l'ange de l'assassinat", comme l'appelle Chateaubriand. On sait que ces baignoires étaient ainsi faites pour ménager l'eau, alors qu'on payait deux sous la voie d'eau montée par un Auvergnat.

Chez un marchand d'antiquités de Paris, nous avons trouvé le paravent de Voltaire, un paravent sans Chinois, très simple, mais très intéressant, parce qu'il nous montre les origines des cartes de visite. Il est peint en partie de trompe-l'œil, si bien qu'on croit voir les objets pendus ou accrochés sur ce paravent, et parmi eux, des cartes à jouer portant des noms de visiteurs.

On prenait de préférence les basses cartes des vieux jeux et on écrivait son nom à la main, quand on ne trouvait pas la personne à qui l'on voulait rendre visite. Le bibelot enseigne beaucoup de choses.

Où sont le fauteuil de Voltaire, le couteau de Charlotte Corday, l'aspic de Vauconson, celui qui valut tant de sifflets à sa pièce de "Cicéropaire"?

Comme curiosité, le Conservatoire possède une collection de sifflets légués par Clapissou, l'auteur de "Fanchonnette".

Le musée du Théâtre-Français a mieux: la mâchoire de Molière, et son fauteuil, celui dans lequel il mourut en jouant le "Malade imaginaire." C'est encore ce fauteuil qui voit le public quand on joue cette pièce.

Le piano de Rossini a été légué par lui à M. Eugène Lecomte, agent de change. Il appartient, aujourd'hui à sa fille, Mme Coc- teau, mère d'un jeune poète de beaucoup de talent. Nous avons vu chez la comtesse de Vallon, avant sa mort, la table sur laquelle furent signés les préliminaires de la paix. A ce sujet il serait intéressant de savoir ce qu'est devenue la bague aux ar- mes de France avec laquelle Ju- les Favre mit son cachet auprès de celui de M. de Bismarck, en signant l'armistice. C'était la bague que lui avait donnée le baron Neundorff, faute de pouvoir lui payer sa plaiderie. Simple conservateur, n'ayant nullement l'intention de s'en servir. Très malicieusement, M. de Bismarck l'y obligea pour la régularité d'un instrument diplomatique de cette importance.

On connaît le musée Victor-Hugo, place des Vosges, et aussi les nombreux souvenirs de Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette, conservés pieusement par des familles royalistes. Nous avons vu ainsi l'habit de soie prune, très simple, av lequel Louis XVI comparut devant la Convention.

Reliques! Il en est tant et tant de ce genre, que rien ne montre mieux l'attachement des hommes aux souvenirs personnels. Au commencement du dix-neuvième siècle et jusqu'en 1830, il était de mode de conserver les cheveux de ceux que l'on avait perdus. On les portait en médaillon, en bracelet même, en images où les cheveux, habilement disposés, figuraient un tombeau, un saule pleureur, un paysage.

Il n'y faut plus songer: il y a trop de cheveux parmi les hommes, et trop de chichis dans la coiffure des femmes.

Collision de navires.

Buenos Ayres, Rép. Argentine, le 24 août.—Deux vapeurs d'ex-

curcion sont entrés en collision ce matin, en face du port de Monte- video.

L'un d'eux a coulé bas presque immédiatement, entraînant dans l'abîme plus de 200 passagers.

L'un des deux navires était le vapeur argentin "Columbia", transportant des voyageurs de Buenos Ayres à Montevideo, l'autre un vapeur allemand affecté au transport local des passagers.

Ce dernier a coulé si rapidement que toute tentative pour porter secours aux personnes qui se trouvaient à bord a été inutile.

Mort du général Brincourt.

Le général Brincourt, qui vient de mourir, à Paris, n'était pas seulement un des doyens de l'état-major général — il était dans sa quatre-vingt-septième année; il détenait un record bien spécial, record glorieux entre tous, celui de blessures. Au cours de sa longue et très brillante carrière, le vieux soldat avait répandu son sang sur tous les champs de bataille où il avait paru; il avait été blessé dix-sept fois. Il faut remonter à l'épopée impériale pour rencontrer un pareil exemple, aux temps héroïques où Oudinot, Rapp et quelques autres ne pouvaient assister à la moindre affaire sans en rapporter une blessure, et où l'Empereur disait d'eux qu'ils avaient le corps troué comme une écumoire.

Le général Brincourt était né à Lille, le 25 juin 1823. Dès sa sortie de Saint Cyr, il va en Algérie, où il devait rester de longues années au 1er et au 3e zouaves et au 8e bataillon de chasseurs à pied. Dans la grande co- lonie, fraaquis, il prend part à toutes les expéditions de cette période, notamment à celle de la Grande Kabylie. Entre temps, il fait la campagne de Crimée, où il est blessé plusieurs fois sous Sébastopol, cité à l'ordre et nommé, n'étant encore que capitaine, officier de la Légion d'honneur.

En Italie, en 1859, il est lieutenant-colonel du 1er zouaves; à Melegnano, le colonel Panize d'Ivoy est tué; Brincourt prend le commandement du régiment, à la tête duquel, à l'attaque du cimetière de Solferino, il reçoit une très grave blessure. Plus tard, comme colonel du 1er zouaves, il fait toute la campagne du Mexique, assiste aux deux sièges de Puebla, et gagne les deux étoiles au brillant combat d'Atlixco, où avec 800 hommes, il écrase les 6,000 hommes de Cour- ronfort.

Pendant la guerre contre l'Allemagne, le général Brincourt commande une brigade des grenadiers de la garde qui s'illustra dans les batailles livrées sous Metz, notamment à Rezonville. Le vaillant officier fut nommé divisionnaire après la guerre et termina sa carrière à la tête de la division de Montpellier. Au moment de son départ, il fut élevé à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur; il comptait alors 41 ans de services, 19 campagnes, 17 blessures et 2 citations à l'ordre. Quelques chiffres dont l'éloquence, certes, ne passe de commentaire.

Les microbes dans le sol.

Le bacille du tétanos vit dans le sol bien à l'aise, ce qui explique la fréquence des cas de tétanos à la suite de plaies souillées de terre.

Le bacille du charbon y passe la plus grande partie de son existence; le rôle des vers de terre ramenant les microbes de la profondeur à la surface a été mis en lumière par Pasteur; il n'est que trop prouvé que

les spores de la bactérie charbonneuse peuvent vivre des années dans le sol des champs et que, ramenées à la surface par les vers de terre, elles sont absorbées avec les plantes par les animaux mis en pâture dans ces champs.

Le bacille de la tuberculose résisterait plus d'un an dans les cadavres enfouis sous la terre.

En certains endroits du golfe de Mexique on a remarqué que des épidémies de fièvre jaune se déclaraient à la suite de travaux de terrassement et qu'elles atteignaient particulièrement les ouvriers employés à ces travaux; tout le monde sait qu'en pays palustre on ne peut pas remuer la terre sans que la fièvre s'installe en maîtresse parmi les ouvriers.

Le bacille du choléra ne résiste pas longtemps dans le sol. Grasca ne le retrouve plus au bout de quatre jours; encore faut-il que le sol soit humide; Koch a démontré que ce bacille était rapidement tué par la dessiccation.

Le bacille de la fièvre typhoïde, qui nous intéresse davantage, peut-il vivre dans le sol? D'après beaucoup d'auteurs qui ont recherché combien de temps le bacille d'Eberth pouvait vivre dans le sol et à quelle profondeur il le pénétrait, il résisterait qu'il peut vivre très longtemps dans les couches superficielles du sol; c'est ce qui expliquerait pourquoi on voit encore dans certaines villes apparaître des épidémies de fièvre typhoïde à la suite de travaux de voirie.

Grève à la filature Maginnis.

A la suite du renvoi de quelques ouvriers une trentaine de jeunes gens employés dans la filature Lane-Maginnis, ont déclaré la grève, hier matin. Les grévistes ont annoncé qu'ils ne reprendraient l'ouvrage que lorsque leurs camarades auraient été renvoyés.

Le directeur de la filature est déterminé à ne point céder aux menaces et renouvellera les grévistes au fur et à mesure que l'occasion s'en présentera.

Après l'interdiction de violence, un détachement d'agents a été mis de pionnet aux abords de la filature, dans les rues Tchoupitoulas et Cadix.

BLESSURE.

En traversant la chaussée à l'angle des rues Iberville et Perdido hier après midi, Joe Finney, un homme de couleur natif de Baton Rouge, est accidentellement tombé se fracturant la jambe droite. Il a été transporté à l'hôpital.

Commencement d'incendie.

A huit heures et demie hier soir, une alarme a été donnée pour un feu découvert dans une bâtisse rue N. Peters 325, occupée par la National Rice Milling Co. Les flammes ont été promptement éteintes par le département d'incendie.

VOL.

L'avant-dernière nuit un voleur s'est introduit dans la demeure de Clemence, rue West 404, et y a pris une chaîne évaluée à \$75 qui se trouvait sur la galerie.

Edition Hebdomadaire de "L'Abéille".

Nous publons régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abéille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des nouvelles de la Louisiane. Nous le rendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Le testament de Simon Gumbel.

Le testament de feu Simon Gumbel a été homologué hier, à la cour civile de district, par le juge George H. Théard.

Ce document qui porte la date du 19 juillet 1909, est le suivant: "Ma femme et moi avons avancé à notre fille, Mme Florence Hechinger, femme de Isidore Hechinger, une somme de 50,000 dollars dont elle doit rendre compte à l'hôpital. J'ai aussi avancé à mon fils Horace une somme de 50,000 dollars dont il devra rendre compte.

Je ligue à ma fille, Mme Cora Gumbel Moses, une somme de 10,000 dollars en sus de sa part de mes biens. Mes fils Henry, Lester et Joseph me doivent encore le paiement de leur part dans la maison N. Gumbel et Cie, Ltd.

Je ligue tous mes biens disponibles à parts égales à mes enfants: Cora, Henry, Lester, Joseph, Horace, Ophelia, Beulah et Elsie. Je nomme ma femme et mes fils Henry et Lester Gumbel exécuteurs testamentaires sans caution, et j'accorde à chacun d'eux une somme de 500 dollars pour leurs services.

SUICIDE.

D. A. J. Chapin, âgé de 35 ans, natif de Philadelphie, Pa., s'est suicidé hier soir à six heures dans une chambre de l'hôtel Osborne à l'angle des rues Poydras et Carondelet, en absorbant une dose de morphine. Il a été découvert par le propriétaire de l'hôtel qui voyant que la porte de sa chambre était fermée a forcé la serrure et a trouvé le malheureux étendu mort sur le lit. A ses côtés se trouvait une dole contenant un reste de morphine. Le défunt était descendu à l'hôtel Osborne dimanche dernier.

D'après des lettres de sa mère trouvées dans la chambre, il devait s'embarquer pour Philadelphie à bord du "Comus" ce matin. Sa mère qui sèmeure rue Diamond 1724, Philadelphie, a été prévenue.

Cours de couteau.

Au cours d'une querelle survenue hier après-midi, à l'angle des rues Valence et Pérou, un individu, entre Henry Reich et Fred. Deelman, le premier a reçu trois coups de couteau au corps. Deelman s'est enfui avant l'arrivée de la police.

Cours de couteau.

Au cours d'une querelle survenue hier après-midi, à l'angle des rues Valence et Pérou, un individu, entre Henry Reich et Fred. Deelman, le premier a reçu trois coups de couteau au corps. Deelman s'est enfui avant l'arrivée de la police.

L'ABEILLE

— DE LA —

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES

D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:

12.00... Un an; 6 mois; 3 mois; 15 cts le jour.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris:

\$16.15... Un an; \$7.50... 6 mois; \$5.00... 3 mois.

EDITION HEBDOMADAIRE

Parusant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris:

\$5.00... Un an; \$2.50... 6 mois; \$1.00... 3 mois.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris:

\$4.00... Un an; \$2.00... 6 mois; \$1.25... 3 mois.

Les abonnements payés d'avance ont 15 de rabais.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner ont à adresser au marchand de

pas d'agence peuvent faire leurs remises par MANDAT-POSTAL, ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton L'ABEILLE DE LA N. O. LE HIBOU GRAND ROMAN POLICIER PAR JAUME Ancien inspecteur principal de la Sûreté DEUXIEME PARTIE LA FILATURE XIII LES RAPIDES DU SAINT LAURENT (Suite) Antoine se souvint de ce que lui avait dit Major! Il réussit

pendant à répondre, de son air le plus aimable, au saint cordial que lui adressait le négociant parisien. La présence de Dapuis dans le train de Montréal était, d'ailleurs, toute naturelle, car il avait toujours dit à Antoine que le véritable objectif de son voyage était le Canada.

— Où allez-vous, demanda Dapuis. Au Windsor, sans doute? — Non, répondit à tout hasard Antoine; j'ai peur que ce ne soit trop cher pour moi. — Vous plaisantez! dit M. Dapuis. — Du tout. Je dois veiller à mon à mon budget! dit Antoine en riant.

— Eh bien! alors, au Richelien? C'est un Français qui tient cet hôtel, dans la rue Saint-Vincent. — Va pour l'hôtel Richelien! déclara Antoine, ravi de voir Dapuis indiquer le même hôtel dont Major lui avait donné l'adresse.

— Et dit donc gaiement avec Dapuis, qui n'avait jamais paru mieux en verve. Le négociant, d'ailleurs, semblait avoir totalement oublié les incidents de la traversée sur "l'Éme", ainsi que la promesse qu'il avait faite à ce bryant M. Polygoorp de lui chercher une situation sociale en rapport avec ses facultés. Il disait à Antoine:

— Savez-vous ce que c'est que le Canada? Un pays merveilleux! Si les paysans de France voyaient les légumes qu'on récolte ici, ils n'en croiraient pas leurs yeux! Des pommes de terre, des choux-fleurs, des betteraves, des carottes qui sont

des phénomènes! Avec ça des mines d'or pour les chercheurs d'aventure, des fruits pour ceux que tiennent les plaisirs de la vie sauvage. Et des chasses! Si vous voulez, nous commencerons dès demain à voir du pays... Et puis, vous tâchez de vous souvenir d'un bon fusil... Vous trouvez ça bon?... Nous irons voir les sauvages, pour qu'ils nous guident, les sauvages ne sont pas lofs... — Oui, je sais! fit Antoine: les Iroquois? — C'est ça! en allant visiter les rapides, nous irons à leur village, tout près de Montréal, un village qui porte un vrai nom de sauvage, par parenthèse: figurez-vous un mot impossible à prononcer: Oungnanawaga! Il y a là de braves Iroquois qui connaissent à merveille la forêt et les moeurs du gibier de poil et de plume. Avec eux, vous savez, rien à craindre, ni de revenir bredouille, ni de payer l'amende! — Quelle amende? — Mais nous sommes en temps prohibé! Ah! vous ne savez pas quelles sont les rigueurs des règlements, ici? Défense de tirer un coup de fusil une heure avant le lever du soleil et une heure après son coucher! Dapuis paraissait connaître admirablement son sujet, et les préventions suscitées par Major s'évanouirent à vue d'œil. Comment Antoine eût-il pu continuer